

Albert de Salinis

Marins et missionnaires



 Editions
Humanis

Récit de la **prise de possession**
de la Nouvelle-Calédonie, 1843 – 1853

MARINS
ET
MISSIONNAIRES

RÉCIT DE LA
PRISE DE POSSESSION
DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE
1843 — 1853

par
Albert De SALINIS



Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Comprend 87 illustrations - 107 notes de bas de page - Environ 415 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

À propos de cette édition.....	6
Avertissement.....	8
Introduction.....	11
CHAPITRE I.....	14
En route pour la Nouvelle-Calédonie. — La frégate l' <i>Uranie</i> . — Mgr Douarre et le commandant Bruat. — Tempête. — L'escadre de l'amiral Dupetit-Thouars. — <i>Le Bucéphale</i> . — Visite triomphale à Wallis. — Arrivée à Balade. — Le grand chef Païama. — Les marins missionnaires.	2
CHAPITRE II.....	18
Visite officielle au grand chef. — Noël sur la terre canaque. — Le pavillon national ombrage la nouvelle mission. — Les Français sont de bons blancs. — Larmes d'adieu. — Pauvreté et misère. — Un évêque maçon. — La famine. — Un navire américain. — <i>Le Rhin</i> sauve la mission de Balade.	2
CHAPITRE III.....	22
Les anthropophages. — Menaces de mort et d'incendie. — Courage et intrépidité des missionnaires. — Coups de bâton et de lance. — Protection merveilleuse. — Visite d'un martyr. — Massacre de l'île Isabelle.	2
CHAPITRE IV.....	27
Les couleurs françaises. — Visite de l' <i>Héroïne</i> . — Une croix sur la tombe d'un brave. — Un évêque bon marin. — Lâche guet-apens. — Le P. Montrouzier blessé. — Le pardon de l'assassin.	2
CHAPITRE V.....	31
Excursion. — Naufrage de <i>la Seine</i> . — Un évêque sauveteur. — Deux cent trente naufragés. — L'égoïsme des Anglais. — Retour en France. — Mgr Douarre et Louis-Philippe. — Ingratitude du gouvernement. — Noble fierté de l'évêque. — Courses apostoliques à travers la France. — Fatale nouvelle.	2
CHAPITRE VI.....	34
Les Canaques flairent leur proie. — Fondation de la station de Pouébo. — Peste et famine. — Calomnie des Anglais. — Complot. — Arrivée de Mgr Collomb à bord du <i>Speck</i> . — Sinistres pressentiments. — Premier assaut. — Trahison. — Siège de la mission de Balade. — Incendie. — Capitulation. — Fuite nocturne.	2
CHAPITRE VII.....	41
Refuge à Pouébo. — Un martyr. — Pillage de la mission de Balade. — Pas une voile à l'horizon. — Le siège de Pouébo. — Mesures défensives. — Deux braves molosses. — Nobles dévouements. — Secours inespéré. — <i>La Brillante</i> . — Descente à terre. — Dernière attaque des Canaques. — Projets de vengeance. — Le pardon des injures. — <i>L'Anonyme</i> . — Représailles. — Trois nouveaux martyrs. — <i>L'Ariadne</i> . — Mort de l'aspirant Jean de Kersabiec. — Évacuation de la Nouvelle-Calédonie.	-
CHAPITRE VIII.....	49
Tout est perdu fors l'espérance. — Mgr Douarre et le général Cavaignac. — Départ de l'évêque à bord du <i>Cocyte</i> . — Marcéau ramène au feu les vaillants soldats de Jésus-Christ. — Retour en Nouvelle-Calédonie. — Station à Amatan, à Halgan. — Périodie et ingratitude. — L'île des Pins. — Installation des PP. Goujon et Chatelus. — Arrivée de Mgr Douarre à Annatom. — Il fait voile pour la Nouvelle-Calédonie. — Le <i>Cutter</i> est pris et l'équipage mangé. — Les Canaques de-	

mandent pardon à l'évêque. — La réduction de Yaté. — Nouvelles menaces. — Fuite de l'évêque. — Les néophytes s'exilent à Wallis. — Retour du P. Rougeyron. — Victoire. — Établissement définitif en Nouvelle-Calédonie.	-
CHAPITRE IX.....	.. 56
<i>L'Alcmène</i> en exploration. — Un canot en perdition. — Recherches. — Les Canaques anthropophages. — Abordage. — Un missionnaire seul contre plusieurs centaines d'anthropophages. — Délivrance de trois prisonniers. — Terrible imprudence. — Attaque subite. — Massacre. — Vengeance. — Charité du missionnaire.	-
CHAPITRE X.....	.. 62
La France vengée. — Ordres secrets. — Départ de <i>la Forte</i> . — Réceptions officielles à Papeiti. — Armement du <i>Phoque</i> . — Bal taïtien. — Sa Majesté la reine Pomaré. — Déportation de son royal époux. — Départ mystérieux du <i>Phoque</i>	-
CHAPITRE XI.....	71
Le vieil amiral et son vieux navire. — Préoccupations légitimes. — Les Nouvelles-Hébrides. — Le plan de campagne. — L'évêque catholique et français. — L'escadre réduite à un seul navire. — <i>La Constantine</i> . — Gare aux Anglais !	-
CHAPITRE XII.....	76
Les <i>Loyalty</i> . — Les affreux Canaques. — La ceinture de corail. — Les tours de Notre-Dame. — La maison blanche des missionnaires de Balade. — <i>Le Phoque</i> à l'ancre en face de la mission catholique de Pouébo.	-
CHAPITRE XIII.....	80
Une pirogue. — Entrevue de l'amiral et du missionnaire. — Un navire signalé. — Sans nouvelles de <i>la Constantine</i> et des Anglais. — Conseil à bord.	-
CHAPITRE XIV.....	.. 85
Le P. Rougeyron à bord du <i>Phoque</i> . — Nouveau conseil en présence du missionnaire. — Les Anglais n'ont pas montré leur pavillon. — La baie de Kanala. — Balade. — <i>La Constantine</i> est en retard. — Les pêcheurs de tripons.	-
CHAPITRE XV.....	.. 90
Nouveaux renseignements. — L'île des Pins menacée. — Projet de service régulier de paquebots anglais. — Départ pour Balade. — <i>Le Phoque</i> jette l'ancre en face de la mission. — Les PP. Forestier et Vigouroux viennent saluer l'amiral. — Recommandations prudentes. — Férocité des anthropophages. — Pas de ressources alimentaires. — Les missionnaires chargés de traiter avec les Canaques. — Reconnaissance à terre.	-
CHAPITRE XVI.....	94
La résidence des missionnaires. — Projet d'occupation immédiate de l'île des Pins. — Reconnaissance de la rade et des passes. — Le pavillon français flotte à terre. — Prise de possession solennelle de la Nouvelle-Calédonie. — Salves d'artillerie. — Frayeur des Canaques. — Signature du procès-verbal. — Joie des matelots. — Indisposition de l'amiral. — Ordre de départ pour l'île des Pins.	-
CHAPITRE XVII.....	101
La garde du pavillon. — À travers les récifs. — Excursion dans la baie de Kanala. — Exploration d'un fleuve microscopique. — Un festival de chair humaine. — En route pour l'île des Pins. — Un navire de guerre en vue. — Marche lente à travers un chenal. — L'Anglais ! — Désespoir ! — Visite à bord du <i>Phoque</i> d'un officier du <i>Herald</i>	-
CHAPITRE XVIII.....	107
Espoir ! — Expédition nocturne à terre. — Retour après minuit. — Un missionnaire à bord du <i>Phoque</i> . — Bonnes nouvelles. — Un roi canaque ami de la France. — Une conversation importante par signaux.	-
CHAPITRE XIX.....	.. 112
Les Anglais trop peu clairvoyants. — Une promenade en rade. — Visite de politesse à bord du <i>Herald</i> . — Le pavillon français flotte au-dessus de la mission catholique. — Prise de possession de l'île des Pins. — Revanche. — Une Majesté	

jetée par-dessus bord. — Menaces tardives.

CHAPITRE XX..... 116

Partage fraternel avec les Anglais. — La correspondance des Anglais à la mer. — En route pour la Nouvelle-Zélande ! — Course au travers des récifs. — Retour triomphant à Balade. — Point de *Constantine* ! — Projet de construction. — La caisse d'outils de Papeïti. — Les ouvriers improvisés. — Le massacre des niaoulis. — Affolement des Canaques.

CHAPITRE XXI..... 123

Un bâtiment à voiles en vue. — Couleurs américaines. — Guet-apens de Canaques. — Le *John-H. -Millay*. — Un Yankee. — Conventions de ravitaillement. — En route pour Sydney. — Une troupe de Fidjiens. — Le *tabou*. — La famine.

CHAPITRE XXII..... 129

La race admirable des marins. — Paresse et frayeur des Fidjiens. — Une tuilerie improvisée. — Visites à bord des Calédoniens. — Familiarité et voracité des sauvages. — Le grand chef Tiangoun conspire. — Un Canaque blondin. — Les vivres gâtés. — Pêche infructueuse. — Le P. Montrouzier, garde-malade de l'amiral. — Commerce avec les Canaques. — Précautions prudentes. — La première pierre du blockhaus. — Le missionnaire sauve la vie à l'amiral. — Une garde armée à terre.

CHAPITRE XXIII..... 136

Assassinat d'une prétendue sorcière. — Violation du territoire français. — Le P. Montrouzier amène les coupables à bord du *Phoque*. — Trois Canaques aux fers. — L'assassin à fond de cale. — Anxiété des naturels. — Les blancs rôtissent et mangent leurs prisonniers.

CHAPITRE XXIV..... 140

Vapeur en vue. — Les couleurs nationales. — Arrivée du *Prony*. — Pas de vivres, pas de nouvelles ! — Changement de direction dans les travaux. — Rapport sur les ressources de l'île. — Expédition du *Phoque* dans la baie — Un fleuve navigable et un Niagara en miniature. — Retour à Balade. — Les Canaques menaçants. — Partie de plaisir interrompue.

CHAPITRE XXV..... 146

Arrivée du *Catinat*. — Le *Phoque* bâtiment amiral. — Encore vingt-cinq jours de vivres. — Tiangoun conspire. — Plan d'attaque des villages canaques. — La mort terrible d'un chat et d'un goret. — Empoisonnement général. — Le pavillon de partance. — La gourmandise d'un Marseillais. — Huit victimes. — Un poisson vénéneux.

CHAPITRE XXVI..... 152

Projet de massacre. — La conspiration est découverte. — Un palabre nocturne. — La mission arme. — Le corps expéditionnaire sur pied. — Débarquement de nuit. — Enlèvement des chefs Dominico et Ondou. — Capture de Michel et de Tiangoun. — Quidago et Toulanguï prisonniers. — Les Canaques terrifiés.

CHAPITRE XXVII..... 158

Les Canaques réclament la protection du missionnaire. — Le P. Montrouzier demande grâce. — Tiangoun ne sera pas pendu. — Quatre libérés. — Le grand chef gardé à vue. — Évasion audacieuse. — Rien ne sert de courir, il faut partir à temps.

CHAPITRE XXVIII..... 163

Mécontentement de l'amiral. — C'est la guerre ! — Consternation du missionnaire. — Menaces d'incendie et de massacre. — Le P. Montrouzier s'interpose. — Ultimatum. — Négociations. — Le missionnaire ramène le fugitif. — Entrevue du grand chef et de l'amiral. — Le nouveau Rollon. — Pacification.

CHAPITRE XXIX..... 168

L'équipage à la demi-ration. — Une voile. — Le *Marian-Watson*. — La mort foudroyante d'un commodore. — Fureur des Anglais. — La guerre d'Orient. — Espoir. — Noël. — Une étoile dans la nuit sombre. — Une grand'messe chantée par des anthropophages. — Le *John-H. -Millay*. — Partage et réjouissance. — Adieu de l'amiral Février des Pointes. — Départ du *Catinat*. — Marins et missionnaires !



L'AMIRAL FÉBVRIER DES POINTES
qui, en 1853, prit, au nom de la France, possession de la Nouvelle-Calédonie.
Tableau appartenant au comte Guy de Polignac (château de Kerbastic).

À propos de cette édition

Dans un geste hautement symbolique, le 5 mai 2018, le président Emmanuel Macron a remis au gouvernement calédonien les deux actes originaux des prises de possession ¹ de la Nouvelle-Calédonie et de l'île des Pins.

Le texte présenté dans cet ouvrage, initialement publié en 1892, retranscrit les circonstances précises au cours desquelles ces actes furent établis par l'amiral Fébvrier des Pointes, sur ordre de Napoléon III, sur les sites de Balade et de Vao.

Cette édition reprend fidèlement le contenu de l'édition originale de V. Retaux et fils, numérisée par nos soins. Par respect pour l'aspect historique du texte, nous n'avons pas modernisé l'orthographe utilisée. Des notes ² ont été ajoutées quand une ambiguïté nous semblait possible. Nous nous sommes limités à réviser quelques éléments de ponctuation pour clarifier le propos, et à corriger les rares fautes ou coquilles qui s'étaient glissées dans le texte d'origine. Les illustrations, y compris l'image de couverture, sont toutes issues de l'édition originale ³.

Nous apportons le plus grand soin à nos éditions numériques en incluant notamment des sommaires interactifs ainsi que des sommaires au format NCX dans chacun de nos ouvrages. Notre objectif est d'obtenir des ouvrages numériques de la plus grande qualité possible.

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, nous vous serions infiniment reconnaissants de nous les signaler afin de nous permettre de les corriger.



Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde
BP 32059
98 897 — Nouméa
Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis.com

ISBN papier : 979-10-219-0321-0.
ISBN des versions numériques : 979-10-219-0322-7.

Mai 2018.

¹ Le président Macron déclarait à cette occasion, proche du premier référendum d'autodétermination de la Nouvelle-Calédonie : « Nous ne sommes plus au temps de la possession, nous sommes au temps des choix et de la prise de décisions collective ».

² Les notes ajoutées à l'occasion de la présente édition sont signalées dans la suite du texte par la mention « NDE ».

³ À l'exception de la reproduction, ci-après, de l'acte de prise de possession de la Nouvelle-Calédonie.

Avertissement

Dans la première partie de cet ouvrage, Albert de Salinis nous décrit l'installation des premiers missionnaires en Nouvelle-Calédonie sur la base des témoignages de plusieurs d'entre eux. Pour la deuxième partie, racontant le parcours du contre-amiral Fébvrier des Pointes, il a croisé les témoignages du commandant Candéau, chef d'état-major de l'expédition, et du comte de Marcé, aide de camp et neveu du contre-l'amiral.

Des témoignages de première main, donc, comme le fait valoir l'auteur. Doit-on, pour autant, accorder une confiance absolue à leur retranscription ?

De Salinis affirme avoir « voulu écrire une page d'histoire » et se défend de « faire du roman ». Mais quand les témoignages de Candéau et de Marcé divergent (sur les dates des événements racontés, ou sur le parcours exact du *Phoque* au retour de l'île des Pins), il ne pousse pas son souci d'historien jusqu'à démêler la vérité du récit. Son choix consiste à privilégier la version de Candéau, avec lequel il semble partager le goût de l'exagération et du spectaculaire, plutôt que celle de Marcé plus mesurée et peut-être plus exacte, puisqu'elle résulte de courriers écrits pendant le voyage lui-même.

Par ailleurs, dans un style conforme à celui de son époque, de Salinis méprise les nuances et colore le texte d'une emphase permanente. Les choses ne peuvent qu'être « terribles » ou « atroces » si elles ne sont pas « merveilleuses » ou « enchanteresses ».

L'histoire, dit-on, est toujours racontée par les vainqueurs. Les partis pris de l'auteur sont si flagrants qu'ils prêtent souvent à sourire : pour être le héros de cette épopée, il ne suffira pas d'avoir la peau blanche, il faudra défendre vaillamment les intérêts de la Patrie et de sa « mère l'Église ». Quand un Anglais entreprend quelque chose pour sa propre nation, il le fait inévitablement de façon « perfide », « lâche » et « sans grandeur », alors que la stratégie rocambolesque du contre-amiral pour prendre possession de l'île des Pins sous le nez de l'ennemi est une « tentative périlleuse », une « formidable preuve d'ingéniosité » qui se solde par un « grand acte ».

De même, pour que le courage des missionnaires et des militaires soit plus évident, il fallait qu'ils affrontent des Kanak « barbares », « noirs comme des démons », « féroces » et systématiquement cannibales. Et pour rendre le péril spectaculaire, il n'hésite pas à donner aux « sauvages » un « aspect repoussant, aux membres grêles et disproportionnés » ni à les doter de tous les défauts possibles. L'auteur ne parviendra pas une seule fois à envisager le point de vue et les motivations légitimes des populations envahies, bouleversées et décimées par les épidémies que provoquent les premiers contacts avec les Européens. Il semble croire que la fondation d'une colonie ne peut se passer d'une mythologie qu'il nous fournit en abondance, représentant Mgr Douarre en superhéros, capable de tous les exploits et doté de pouvoirs magiques.

Il revient donc au lecteur de garder ses distances vis-à-vis de cette subjectivité forcenée, et il est naturel qu'il s'interroge sur le crédit que mérite finalement ce texte.

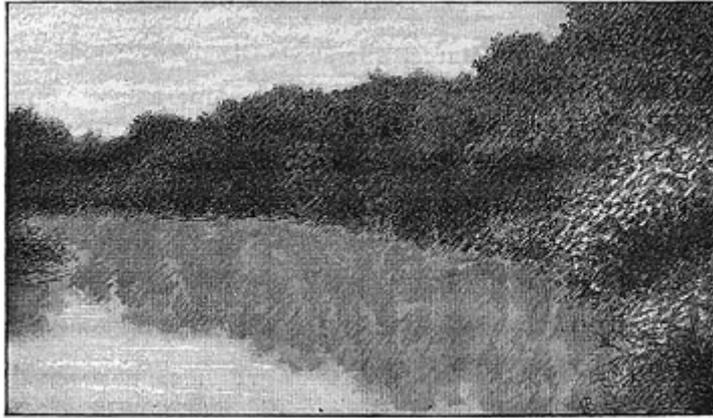
Du point de vue historique, on ne peut évidemment que regretter les diverses dérives que nous venons de signaler, mais l'on peut aussi s'émerveiller de l'abondance des détails retranscrits. Les noms des chefs kanak participant à ces événements sont minutieusement reproduits, tout comme ceux des lieux et des protagonistes français. Une lecture attentive permet de remarquer que les neuf premiers chapitres, largement inspirés de la *Vie de Mgr Douarre*, de l'abbé Chaumette, ainsi que des lettres des pères Rougeyron, Monfat, Dubreul, Goujon, Collomb et Montrouzier, est celle qui comporte le plus de « fantaisie » et de parti

pris. À compter du chapitre X, alors que l'on aborde le récit de la prise de possession, le ton devient plus précis. Au final, ce texte demeure un témoignage unique sur les événements qui changèrent à jamais le destin de la Nouvelle-Calédonie.

Pour compléter les illustrations qu'il a voulues nombreuses, l'auteur s'est parfois livré à des apports fantaisistes, mélangeant les époques et les lieux dans sa prodigalité. Les Nouvelles-Hébrides (aujourd'hui Vanuatu), viennent ainsi côtoyer la Nouvelle-Calédonie dans cette galerie. Mais les légendes, raisonnablement précises, permettront au lecteur d'identifier les gravures les plus pertinentes.

À MES ANCIENS ÉLÈVES
DE
L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE À LA MARINE
À BREST ET À JERSEY
(1879 À 1888)

A. de Salinis



La rivière de Tarataka à Saint-Esprit (Nouvelles-Hébrides).
D'après une photographie du docteur François.

Introduction

Marins et Missionnaires est le récit authentique de l'occupation de la Nouvelle-Calédonie par la France. Cette page de notre histoire maritime n'a jamais été écrite jusqu'à ce jour. En sorte que tout est inédit dans notre récit. Il a paru une première fois dans les *Études*⁴ : l'accueil encourageant que lui ont fait les nombreux lecteurs de cette revue nous a décidés à le publier de nouveau.

Les documents que nous avons consultés sont de première main. Ils nous ont été fournis par le commandant Candeau, qui a fait la campagne du *Phoque* en qualité de chef d'état-major de l'amiral Fébvrier des Pointes.

M. le comte de Marcé, que son oncle, l'amiral Fébvrier des Pointes avait pris pour aide de camp, a bien voulu aussi nous communiquer, avec une parfaite courtoisie, la correspondance qu'il entretenait avec sa famille pendant la campagne du *Phoque*.

Ces deux témoins ont vu tout ce que nous racontons et noté au jour le jour les événements auxquels ils ont pris part.

Enfin, le P. Montrouzier a daigné nous envoyer de Nouméa ses observations : nous en avons profité. Ce vétéran de l'apostolat est un des héros les plus illustres de l'histoire de la mission new-calédonienne.

Les lecteurs qui cherchent à la fois la vérité et l'intérêt du récit seront satisfaits en parcourant la suite de ces épisodes curieux et attachants.

Un officier de marine qui, trois ans après l'occupation, fut envoyé dans la nouvelle colonie, écrivait au commandant Candeau, après avoir parcouru ses notes :

« Avec votre consciencieux travail, je suis momentanément revenu aux années lointaines, hélas ! où moi aussi, en 1856, j'ai connu presque toutes les personnes désignées dans vos mémoires : le P. Rougeyron, devenu évêque⁵, et l'excellent et si dévoué P. Montrouzier, de Balade.

⁴ *Études religieuses, etc.*, par des Pères de la Compagnie de Jésus. Retaux, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris. — 20 francs par an.

⁵ C'est une erreur ; le P. Rougeyron, par humilité, n'a jamais voulu accepter la dignité épiscopale. Il a dirigé près de vingt ans la mission en qualité de provicaire apostolique. À l'arrivée de Mgr Vitte, il a été reprendre son ancien poste de Pouébo. (Note du P. Montrouzier.)

« C'est surtout le souvenir de ce petit Père au grand nez, à l'air chétif ; c'est surtout son souvenir qui m'est resté, à cause de son complet oubli de lui-même et de son activité. Je ne connaissais pas son haut fait d'avoir ramené le chef Tiangoun à bord pour y faire sa soumission après sa fugue.

« Le récit de sa lutte avec l'amiral, de son aventureux voyage tout seul au village, de l'entrevue du chef canaque avec l'amiral ; tout cela est palpitant d'intérêt. De même, l'expédition nocturne, si habilement conduite et couronnée d'un succès si complet, l'enlèvement des cinq chefs turbulents, la douloureuse attente de *l'Américain*, du *Catinat*, du *Prony*, de *la Constantine* ; ; l'impression si triste, si pénible qui a suivi l'empoisonnement... tous ces faits m'ont d'autant plus intéressé que leur récit se borne à en faire l'exacte relation.

« Que de romanciers de profession seraient heureux de posséder ces récits tout empreints encore de leur saveur maritime et canaque. »

Nous nous sommes bien gardés de faire du roman, nous avons voulu écrire une page d'histoire ; et il se trouve que l'histoire est plus intéressante que ne le serait le roman.

Notre désir eût été de ne rien perdre du pittoresque que la plume inexpérimentée de l'ancien chef d'état-major de l'amiral des Pointes donne parfois à son style : trop souvent, la langue française aurait reculé un peu effarouchée. Il a fallu modifier, élaguer, refondre : c'est en cela qu'a consisté surtout notre tâche. Mais nous ne saurions nous refuser à citer quelques passages de ces Mémoires d'une originalité d'expression passablement militaire. Le lecteur aura ainsi une connaissance plus complète de la source à laquelle nous avons puisé plus abondamment.

Le roi de l'île des Pins vient d'annoncer au commandant du *Herald* qu'il s'y est pris trop tard pour lui demander son royaume. Le commandant Candéau écrit ce qui suit : « À cette réponse inattendue, dont le jet électrique éclaira subitement le vertueux hydrographe des pieds à la tête, en lui permettant de bien voir, en la personne du capitaine du *Herald*, un joué par-dessous la jambe et un *blackboulé*, suivant le mot de sa langue, de la façon la plus complète et la plus dédaigneuse ! ... À cette réponse humiliante, redit-on, le malin fils d'Albion, devenu instantanément un Anglais tout nature, se mit dans une colère féroce, chassa ce bon et loyal monarque à coups de pied sur le nu et n'importe où ! Enfin, en termes de bord, le débarqua sans palans, traduction libre : le fit jeter à la mer par-dessus bord.

« À quelque sentiment patriotique que puisse appartenir le juge d'un semblable fait, il est assez difficile d'admettre que même le plus partial ne dise avec juste raison : Pauvre roi ! Oh ! oui, pauvre et unique roi au monde, car certes tout autre que lui, en Europe particulièrement, aurait été infailliblement blessé de ce procédé, peut-être trop violent ! Mais cet homme supérieur ! ce grand philosophe, cet admirable et religieux esclave de sa parole et de son honneur, ne proféra même pas un mot de protestation et, toujours oublieux de sa dignité, il se borna à une humide et froide appréciation de sa position, et prenant bravement son parti en présence de cette chute de sa grandeur terrestre, il se mit à tirer la brasse, et méprisant l'adversité, les hommes et les requins, il se dirigea majestueusement vers la plage la plus rapprochée d'abord ; puis, sans mesquine précipitation, il marcha vers sa capitale et fit sa rentrée dans le palais de ses pères, rafraîchi de corps et rasséréiné d'esprit, sous la douce pensée qu'il n'aurait jamais plus rien de commun avec ses indignes frères insulaires, si peu respectueux de sa gracieuse majesté et de sa loyale et belle personnalité. »

Nous bornons là nos citations. Cet exemple suffit. Nous pourrions cependant, à la louange de l'auteur de ces mémoires inédits, faire ressortir les qualités de son âme charitable et loyale, et remarquer, dans son œuvre, avec l'ami qui lui écrivit la lettre citée plus haut, « un jugement rempli de bienveillance à l'égard de tous, missionnaires, officiers et inférieurs, un dévouement affectueux à l'égard de son supérieur, l'amiral Février des Pointes, qui sort agrandi aux yeux du lecteur ».

Nous ajouterons simplement que le commandant Candeau a trouvé récemment la récompense de ses nobles vertus et des services rendus à la France et aux missions catholiques dans une mort chrétienne. Son désir, exprimé en nous remettant son manuscrit, eût été de pouvoir lire, avant de mourir, notre travail : qu'il daigne en accepter l'hommage et obtenir de Celui qui est à jamais son partage que ce livre contribue à glorifier notre patrie et notre mère l'Église catholique.

Notre dessein se bornait d'abord au récit de la campagne du *Phoque*, mais cédant à de pressantes sollicitations, nous avons retracé l'histoire sanglante de la lutte soutenue en Nouvelle-Calédonie, pendant dix ans, avec une admirable bravoure, par les missionnaires de la Société de Marie, avant que la France ait définitivement pris possession de cette riche colonie.

Il n'est pas, que nous sachions, de pages plus glorieuses dans l'histoire de l'Église, et il est consolant, pour nous Français, de pouvoir noter dans nos annales que notre marine sut admirer la vaillance des apôtres de l'Évangile. Nos braves matelots firent davantage : ils ont donné au zèle des disciples du Christ un appui qui hâta l'heure du triomphe de la foi, et ce dévouement à la plus noble et à la plus sainte des causes ne saurait qu'attirer sur notre patrie les bénédictions du ciel.

Dans cette partie de notre travail, nous nous sommes servis des lettres des missionnaires, des notes gracieusement mises à notre disposition par M. le comte de Marcé, de la *Vie*⁶ si admirable du premier vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie, et de l'ouvrage récemment publié par le R. P. A. Monfat : *Dix années en Mélanésie*.

Ce n'est pas l'histoire de la mission de la Nouvelle-Calédonie que nous retraçons, mais plutôt celle de la lutte soutenue en commun, des combats engagés côte à côte par les missionnaires catholiques et par les marins français pour le triomphe de la civilisation chrétienne.

⁶ NDE : l'auteur se réfère ici à l'ouvrage *Vie de Mgr Douarre*, par l'abbé Chaumette.



Vue de l'île Vaté (Nouvelles-Hébrides).
D'après une photographie inédite du docteur François.

CHAPITRE I

En route pour la Nouvelle-Calédonie. — La frégate l'*Uranie*. — Mgr Douarre et le commandant Bruat. — Tempête. — L'escadre de l'amiral Dupetit-Thouars. — *Le Bucéphale*. — Visite triomphale à Wallis. — Arrivée à Balade. — Le grand chef Païama. — Les marins missionnaires.

C'est le 3 mai 1843 que Mgr Douarre, évêque d'Amata, monta à bord de la frégate l'*Uranie*, commandée par M. Bruat, pour aller fonder la mission de la Nouvelle-Calédonie. Le gouvernement français favorisait ses desseins apostoliques en mettant à sa disposition un de ses navires de guerre. La veille de son départ, Sa Grandeur avait béni solennellement la frégate en présence de tout l'état-major. Une foule considérable, près de trois mille personnes, couvrait les quais du port de Toulon à l'heure de l'embarquement des missionnaires. Le prélat, entouré de ses compagnons et escorté du clergé de la ville, fut acclamé lorsqu'il mit le pied sur le canot qui devait le conduire à bord, et, levant la main, il traça le signe de la croix au-dessus de cette multitude tombée à genoux pour recevoir la dernière bénédiction du futur apôtre de la Mélanésie.

Les Pères de la Société de Marie, qui doivent partager les travaux de l'évêque, saluent, les yeux pleins de larmes, la terre de France et, courageux et confiants, ils quittent leur patrie pour annoncer l'Évangile aux peuples les plus sauvages du monde ⁷.

Entourés des soins empressés et respectueux des officiers de marine, et admirablement secondés dans leur zèle, l'évêque et les missionnaires firent voile pour Valparaiso, et de là se rendirent aux Marquises.

C'est dans cette longue traversée qu'une amitié des plus fidèles unit pour jamais Mgr Douarre et le futur amiral Bruat. L'élévation de leurs caractères et les périls de la mer bravés en commun furent le fondement de cette intimité.

⁷ C'étaient les PP. Roudaire, Calinon, Bréhéret, Favier, Mathieu et Rougeyron, M. Grézel, qui fit plus tard profession, et les Frères Blaise Marmoiton, Jean Reynaud, Annet Pérol, Jean Taragnat. Un paquebot à vapeur, *le Phaéton*, était parti le 24 avril.

Le commandant avait dans la vertu de son ami une confiance qu'il ne put s'empêcher de lui témoigner en des circonstances bien critiques. À la hauteur de la Plata, une tempête terrible s'éleva subitement au milieu de la nuit et surprit l'équipage. Les matelots n'eurent pas le temps de carguer les voiles. Les rafales, de plus en plus menaçantes, s'engouffraient dans la voilure et tendaient à coucher sur le flanc le navire prêt à s'abîmer dans les flots. « Monseigneur, s'écria le commandant, priez Dieu que l'ouragan emporte les voiles et que le péril cesse ! » L'évêque jeta une médaille de la Vierge dans les flots et dit simplement : « Que le vent emporte les voiles ! » Aussitôt, sous l'effort plus puissant du cyclone, elles se déchirent et sont arrachées des vergues. La frégate était sauvée.

Le Ciel semblait ainsi protéger les marins et les missionnaires voguant vers une terre où l'Évangile n'avait pas encore été prêché.

En vue de Tahuata, le dimanche 15 octobre, l'évêque et l'équipage s'unirent pour fêter le roi du ciel. Descendu à terre, sous un grand arbre au feuillage touffu, Mgr Douarre célébra la messe pontificale. Les marins de *l'Uranie* y assistèrent avec la garnison, ayant à leur tête le gouverneur des possessions françaises au Sénégal, et M. Bruat, assisté d'un brillant état-major. L'autel, élevé en un lieu qui avait été maintes fois souillé du sang des sacrifices humains, fut salué, au moment de l'élévation, par les canons de la frégate et du fort.

Le lendemain, *l'Uranie* levait l'ancre et se dirigeait vers la grande île de Nukahiva. Cinq navires, sous les ordres de l'amiral Dupetit-Thouars, mouillaient dans ces eaux.

L'amiral mit aussitôt *le Bucéphale*, commandé par M. de la Ferrière, au service de Mgr d'Amata, et, après avoir dit adieu à leurs amis et compagnons de voyage de *l'Uranie*, les missionnaires continuèrent leur route, faisant voile pour Tonga-Tabou ⁸.

Le P. Roudaire, qui a raconté cette longue odyssée dans une lettre touchante adressée à un de ses frères en religion, dit que le commandant Bruat ne put se séparer de Mgr Douarre sans verser des larmes. Le missionnaire exprime la reconnaissance et les regrets de tous en louant la noble et chrétienne conduite de cet officier qui, pendant la traversée, avait comblé d'égards les apôtres de la bonne nouvelle ⁹.

Le jour de la Présentation de la sainte Vierge, *le Bucéphale* s'arrêtait à Tonga. Les nouveaux missionnaires se jetèrent dans les bras des P. Grange et Chevron qui les avaient précédés dans l'apostolat des Canaques. Mais il fallut bientôt se quitter.

L'arrivée de Mgr Douarre à Wallis fut triomphale. Lorsque le canot de débarquement s'arrêta sur les récifs défendant les abords de la plage, les naturels mirent une de leurs pirogues à la mer. Ils y firent monter l'évêque et ses compagnons, et, à moitié dans l'eau, poussant la légère embarcation devant eux, ils la conduisirent jusqu'au lieu le moins profond. Là, se rangeant autour d'elle en poussant de grands cris, ils l'emportèrent sur leurs épaules. « C'est ainsi, au milieu des acclamations de tout le peuple, comme nos ancêtres enlevaient autrefois les Pharamond ¹⁰ sur leurs boucliers au jour de leur triomphe, que les sauvages allèrent déposer leur précieux fardeau au milieu de l'assemblée rangée en face de l'église. Le chef qui présidait vint alors rendre ses hommages à Mgr d'Amata ¹¹. »

⁸ NDE : Ancien nom de l'île Tonga.

⁹ Lettre du P. Roudaire à un Père mariste. En vue de Wallis, à bord du *Bucéphale*, le 1^{er} décembre 1843.

¹⁰ NDE : Pharamond est le premier roi des Francs, au Ve siècle, selon une légende issue du *Liber historiae Francorum* et aujourd'hui contestée par les historiens. Cette légende prétend que Pharamond, élu roi par son peuple, fut porté en triomphe sur un bouclier (un pavois) au milieu d'une foule en liesse. L'expression « les Pharamond », qu'utilise curieusement de Salinis, vient peut-être du fait que plusieurs prêtres et évêques du 7^e siècle portèrent ce nom illustre.

¹¹ Lettre du P. Roudaire à un Père mariste, déjà citée.

Cette réception si empressée et si pompeuse semblait présager d'autres triomphes. C'était l'hosanna du jour des Rameaux ¹² précédant les angoisses de la Passion. Déjà, les Pères qui travaillaient à la conversion des âmes à Wallis avaient connu la privation et la souffrance. Mgr d'Amata apportait à l'un d'eux, au P. Bataillon ¹³, les lettres du Saint-Siège qui le nommaient évêque d'Enos : il trouva le nouveau prince de l'Église dans un dénuement si complet qu'il n'avait plus ni chapeau ni souliers, et ses vêtements misérables tombaient en lambeaux.



MGR DOUARRE,
PREMIER VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.
D'après le tableau de la résidence des PP. Maristes, à Paris.

L'évêque conféra la consécration épiscopale au P. Bataillon, en présence de l'état-major du *Bucéphale* et des naturels du pays accourus en foule pour jouir du spectacle.

Après une quinzaine de jours passés à Wallis, Mgr Douarre partit pour la Nouvelle-Calédonie avec les PP. Rougeyron et Viard, et les FF. Taragnat et Marmoton.

Le P. Viard quittait Wallis afin de se consacrer quelque temps à la nouvelle mission et retourner ensuite en Nouvelle-Zélande. Lorsque les sauvages baptisés de ses mains apprirent qu'il s'embarquait pour une autre région, ce fut un désespoir bien touchant. La veille de son départ, le roi de l'île et les chefs vinrent consulter Mgr Bataillon afin de savoir s'il y aurait péché à enlever leur bon Père. Ils voulaient l'emporter dans les bois, l'attacher à un arbre jusqu'à ce que le navire fût hors de vue. Quand ils surent qu'il était défendu de s'opposer à la volonté de Dieu, ils se retirèrent, brisés de douleur, et toute la nuit se passa en cris et

¹² NDE : Le dimanche des rameaux, qui a lieu une semaine avant Pâques, commémore deux événements : d'une part, l'entrée solennelle de Jésus à Jérusalem où il fut acclamé par une foule agitant des palmes et déposant des manteaux sur son passage narrée par les quatre Évangiles ; d'autre part, la Passion du Christ et sa mort sur la croix.

¹³ NDE : De Mgr Bataillon, on trouvera dans nos collections le « Dictionnaire faka'uvea – français » dont il est à l'origine.

lamentations. Ils répétaient sans cesse : « Notre Père est mort, pleurons ¹⁴ ! » En revanche, le P. Roudaire restait à Wallis pour fonder une imprimerie dont le matériel fut fourni par *le Bucéphale*.

Après quelques heures d'escale à Futuna, terre bénie où le bienheureux Chanel, premier martyr de l'Océanie, avait versé son sang pour la cause de Dieu et des âmes, les missionnaires ne s'arrêtèrent plus et marchèrent droit au but de leur expédition.

Le 19 décembre 1843, aux premiers feux du matin, l'île tant désirée apparut enfin avec ses montagnes bleues et ses cascades argentées. Le lendemain, quelques points noirs se mouvant sur les flots furent signalés. C'étaient des pirogues montées par des Canaques. Deux d'entre elles s'approchèrent du *Bucéphale*. On distingua bientôt ces hommes à l'aspect repoussant, aux membres grêles et disproportionnés, couverts d'une sorte de graisse sale et noirâtre. Ils agitaient dans l'air des lambeaux de tapa. Il fallut deviner qu'ils invitaient le navire à jeter l'ancre en face de leur village, au sud-est de Balade.

Le Bucéphale gouverna dans cette direction et, à une heure de l'après-midi, il entra dans la rade. Aussitôt des nuées de pirogues se montrèrent sur tous les points. Les hommes qui les montaient étaient affreusement tatoués et de couleurs différentes. Ils paraissaient saisis de terreur et n'osaient approcher.

Enfin, une barque, ornée de sculptures étranges, se présenta à portée de la voix. Sur l'invitation des officiers du bord, elle accosta. Un sauvage, d'un tatouage plus compliqué et plus brillant, suivi de plusieurs des siens, monta sur le pont. On sut bientôt que c'était Païama, le grand chef de Balade. Il apportait des présents en signe de bonne amitié. L'équipage le fêta et il quitta le bord tout joyeux, les mains pleines. Quelques verroteries et des étoffes l'avaient largement satisfait.

Mgr Douarre descendit sur le rivage le jour même de son arrivée. « C'est le 21 décembre 1843, écrit-il, que je me prosternai sur cette terre tant désirée et que j'invoquai sur elle les grâces d'en haut ¹⁵. »

Date mémorable qui commence pour ces régions barbares une ère nouvelle, celle du salut par la prédication de l'Évangile. Ces pauvres sauvages devront une reconnaissance éternelle aux apôtres qui ont tout bravé et tout sacrifié pour leur apporter la vraie foi. Ils ne sauraient oublier non plus sans ingratitude, la France et ses marins qui ont si bien servi le zèle des missionnaires. C'est le souvenir du dévouement de la marine française à la cause des missions qui met sous la plume du P. Rougeyron ces mots inspirés par une profonde gratitude : « Nous devons une grande reconnaissance à M. l'amiral Dupetit-Thouars, à M. le gouverneur Bruat et à tous les officiers du *Bucéphale*, particulièrement à M. le commandant de la Ferrière. Ils ont été admirables de générosité envers nous et envers les néophytes de toutes les missions que nous avons visitées. Je puis dire sans exagération que M. de la Ferrière a constamment déployé le zèle d'un missionnaire ¹⁶. »

¹⁴ Cf. lettre du P. Rougeyron au P. Favier. Port-Balade, Nouvelle-Calédonie, 31 décembre 1843.

¹⁵ Lettre de Mgr Douarre à MM. les membres des conseils centraux de Lyon et de Paris. En rade de Balade, 1^{er} janvier 1844.

¹⁶ Lettre du P. Rougeyron au P. Favier, déjà citée.



Une case d'homme à Protection (île Vaté).
D'après une photographie du docteur François.

CHAPITRE II

Visite officielle au grand chef. — Noël sur la terre canaque. — Le pavillon national ombrage la nouvelle mission. — Les Français sont de bons blancs. — Larmes d'adieu. — Pauvreté et misère. — Un évêque maçon. — La famine. — Un navire américain. — *Le Rhin* sauve la mission de Balade.

L'évêque voulut rendre sa visite au chef Païama. « Escortés par plusieurs centaines de sauvages, armés de lances et de casse-tête, écrit le P. Rougeyron, nous nous dirigeons vers la case du grand chef. Durant le trajet, qui dura plus d'une demi-heure, nous nous trouvions tous, je ne sais comment, isolés les uns des autres. Rien n'aurait été plus facile que de nous assommer. Les sauvages ne pouvaient se lasser de nous voir. Souvent ils nous faisaient faire halte pour nous contempler à leur aise ¹⁷. »

Le but de la visite était de gagner de plus en plus les bonnes grâces des autorités du lieu et de demander un terrain où il fût possible d'élever une construction. On fit comprendre au chef par signes que le désir des missionnaires était de rester. Païama se montra complaisant et céda l'emplacement nécessaire sur la plage, non loin de sa hutte, en un lieu ombragé par des cocotiers.

C'est là que, le jour de Noël, sur un autel de pierres sèches, fut célébré pour la première fois le saint sacrifice de la messe. « Le temple était beau, il avait pour voûte le firmament ; l'autel ne ressemblait pas mal, par sa pauvreté, à la crèche de Bethléem, et les bons naturels qui l'entouraient dans le plus grand silence rappelaient assez les bergers accourus auprès de l'Enfant-Dieu ¹⁸. »

¹⁷ *Vie de Mgr Douarre*, par l'auteur de la *Vie du capitaine Marceau*, t. II, P. 10.

¹⁸ Lettre de Mgr Douarre à MM. les membres des conseils centraux de Lyon et de Paris.

En peu de jours s'élève une maisonnette de quatorze mètres sur sept, avec toit de joncs et murailles d'argile. C'est l'œuvre des marins et des missionnaires unis dans un commun labeur avec un joyeux entrain. *Le Bucéphale* fournit le bois de construction. Derrière la maison, un jardin est défriché, et au milieu, un puits est creusé.

Le 21 janvier, une messe solennelle réunit l'équipage et les Pères pour l'inauguration du nouvel établissement. Le commandant vicomte de la Ferrière fit placer au-dessus de la mission le pavillon national. C'était une première prise de possession de la Nouvelle-Calédonie par la France.

Elle fut saluée par vingt et un coups de canon, à l'heure où l'évêque élevait vers le ciel la divine Victime qui s'offre perpétuellement en sacrifice pour la rédemption du monde.

Le commandant du *Bucéphale* confia à l'évêque missionnaire la garde du drapeau. Mgr d'Amata accepta ce poste d'honneur, mais à la condition expresse que le gouvernement français ne tarderait pas à envoyer ses navires et ses marins pour protéger efficacement les couleurs de la patrie. Nous verrons que le gouvernement de Louis-Philippe oubliera l'engagement pris par le commandant du *Bucéphale*, et retirera honteusement le pavillon bien timidement déployé. Il faudra attendre dix ans et une révolution pour que la politique coloniale de la France entre dans une voie digne des gloires du passé et conforme à la fierté du caractère national.

M. de la Ferrière réunit une dernière fois à sa table les officiers et les missionnaires, et, vers le soir, l'état-major accompagna à terre ceux qui restaient pour commencer leur héroïque mission. Les Canaques accueillirent les Pères et leur escorte avec des démonstrations de joie extraordinaire. Un chef demanda la parole, et, dans un discours que le P. Viard comprit, il déclara que les Français étaient de bons blancs et que tous les hommes d'Ohao (Nouvelle-Calédonie) devaient amour et respect à ceux qui allaient vivre parmi eux ¹⁹. À dix heures du soir, il fallut regagner le navire. L'état-major fut reconduit jusqu'au canot par les Canaques armés de torches.

Le lendemain, 22 janvier 1844, *le Bucéphale* mettait à la voile et, en disparaissant au milieu des flots de la haute mer, il salua de son artillerie l'île, la nouvelle mission et ses apôtres.

« Avant d'aborder cette terre si désirée, écrit Mgr Douarre, il y avait en moi un peu d'agitation intérieure. Comment serons-nous reçus ? me demandais-je... J'ajoutais cependant que Dieu devait avoir préparé la voie, que c'était son œuvre, qu'il n'arriverait que ce qu'il voudrait bien, et le cœur se calmait ²⁰. » Cependant, lorsque l'évêque dit adieu à ses amis du *Bucéphale*, son visage se mouilla de larmes. Il les embrassa tous avec effusion, et, vaincu par son chagrin, il se retira à l'écart ; ses mains se joignirent et il resta en prières jusqu'au moment où on vint le prévenir que le commandant l'attendait pour descendre à terre. Personne à bord ne put se défendre d'un affreux serrement de cœur à la pensée des cinq compatriotes qu'on laissait sur ces rives inhospitalières ²¹.

Ces tristes impressions étaient bien légitimes. Les Pères abordaient dans un pays où ils restaient seuls, sans le secours d'aucun homme civilisé, sans défense et presque sans ressources, dans une contrée dénuée de tout, chez un peuple féroce et anthropophage. Cependant, grâce à la divine Providence qui veille sur ses enfants ; ils constataient, après vingt mois de séjour, qu'il ne leur était encore rien arrivé de fâcheux ²².

¹⁹ *Vie de Mgr Douarre*, par l'auteur de la *Vie du capitaine Marceau*, t. II, P. 17.

²⁰ Lettre de Mgr Douarre à Mlle C. Monavon. Port-Balade, 12 janvier 1844.

²¹ Lettre d'un officier de marine, citée dans la *Vie de Mgr Douarre*, t. II, P. 18.

²² Lettre du P. Rougeyron au P. Colin. Nouvelle-Calédonie, 1^{er} oct. 1845.

Les provisions étaient bien peu considérables. Ils avaient reçu du *Bucéphale* un baril de salaison et trois barils de farine. Ils ne pouvaient compter sur des échanges, ne possédant que peu d'effets à céder, et les Calédoniens ayant encore moins de denrées à leur vendre.

C'était de part et d'autre la pauvreté et la misère.

La paresse est la vraie cause du dénuement des Canaques de la Nouvelle-Calédonie. Ils cultivent la terre avec le secours d'un morceau de bois pointu ou avec leurs ongles, mais jamais suivant leurs nécessités. Ils ne savent pas tirer parti de l'arbre à pain²³ et, dans leurs funestes guerres, ils détruisent avec rage les cocotiers. Dès qu'une récolte est terminée, ils appellent leurs amis et les festins durent tant qu'il y a des provisions. En sorte que pendant la plus grande partie de l'année ils n'ont plus rien à manger. Alors, ils se jettent sur le poisson, les coquillages, les racines et les écorces des arbres ; parfois même ils mangent de la terre et dévorent les araignées, les lézards, jusqu'à la vermine dont ils sont couverts²⁴.

Afin de ne pas mourir de faim, les missionnaires se mirent à gagner leur vie à la sueur de leur front. Ils défrichèrent un vaste terrain et attaquèrent à coups de bêche leur jardin pour y semer des graines d'Europe. Il fallut des briques afin de construire un four et un nouveau puits, du bois pour une embarcation ; enfin leur cabane, à la longue, tomba en ruines ; les poutres vermoulues menaçaient de céder ; ils élevèrent de leurs mains une nouvelle habitation en pierres.

On ne saurait qu'admirer davantage leur génie inventif ou leur énergie supérieure à toutes les épreuves.

L'évêque encourageait ses compagnons par l'exemple du travail. Toujours le premier à la besogne, il s'était fait le manœuvre de l'humble frère coadjuteur qui dirigeait la culture et la maçonnerie.

Malgré des efforts héroïques, la sécheresse et le vol, qui est le moindre défaut des Canaques, réduisirent la mission à la dernière extrémité. Pendant plusieurs jours, les Pères durent se contenter de quelques racines d'herbe. Les racines elles-mêmes manquèrent, et la veille de la Toussaint, le frère chargé des provisions, constatant que le garde-manger était vide, ne pouvait dissimuler son inquiétude. « Que mangerons-nous demain ? nous jeûnerons ! — Eh ! oui, répondirent gaiement les courageux apôtres du Christ, nous avons grand besoin de faire pénitence, l'occasion ne saurait être plus favorable. »

Cependant on arracha dans le jardin quelques troncs de choux : c'était tout ce qui restait. Le Frère commençait à les faire cuire lorsque la Providence envoya des Canaques chargés de vivres.

La fête de saint François Xavier menaçait de ressembler à celle de tous les saints. Délaiés par la tribu qui jusque-là avait fourni quelques aliments, les missionnaires n'avaient plus qu'à se résigner à mourir de faim. Mais Celui qui nourrit les oiseaux du ciel ne peut laisser périr des serviteurs qui se sont exposés à tant de privations pour sa gloire. Des sauvages d'une tribu ennemie vinrent pour la première fois offrir aux Pères des vivres en abondance. À la vue de cette nourriture providentielle, les pauvres affamés échangèrent un regard et des larmes de reconnaissance coulèrent de leurs yeux²⁵.

Le 13 août 1845 parut une voile à l'horizon. Était-ce *le Bucéphale* qui avait promis de revenir ? Les cœurs se sentaient joyeux. Pour la première fois, les exilés allaient avoir une visite de la patrie absente. Ils crurent leurs misères finies. Le navire mouilla en rade, il portait

²³ NDE : À cette époque, l'arbre à pain est très exploité par les peuplades polynésiennes auxquelles l'auteur fait sans doute référence dans cette phrase.

²⁴ Lettre du P. Rougeyron au P. Colin. Nouvelle-Calédonie, le 1^{er} octobre 1845.

²⁵ Lettre du P. Rougeyron au P. Colin. Nouvelle-Calédonie, le 1^{er} octobre 1845.

le pavillon américain. Le capitaine Schonson fut généreux dans sa propre misère. Comme il naviguait depuis de longs mois, ses ressources étaient épuisées. Il donna ce qu'il put et n'accepta rien en retour.

Enfin, les couleurs nationales se dessinèrent sur l'azur du ciel, et, le 28 septembre, la corvette française *le Rhin* jeta l'ancre en face de la mission.

« Nous allions trouver des amis, des frères, des sauveurs, écrit le P. Rougeyron. Ce moment vaut bien des épreuves. Nous ne saurions assez louer le digne commandant du *Rhin*, M. Bérard, ainsi que son état-major ; ils ont subvenu à tous nos besoins avec une générosité vraiment prodigieuse. Je ne crains pas de le dire, M. Bérard a eu pour nous les soins et la tendresse d'une mère ; il s'est montré d'un rare dévouement pour le bien de la mission. Voilà notre sort vraiment changé, et *le Rhin*, en nous quittant, nous laisse des vivres en abondance pour un an. Béni soit le navire de la patrie ! et que le Ciel daigne rendre au centuple, à son commandant, à ses officiers et à tout son équipage, les biens dont ils nous ont comblés ²⁶. »

Les missionnaires n'avaient pas encore de chapelle. Ils devaient leur première habitation au travail ingénieux des marins du *Bucéphale* ; les matelots du *Rhin*, en se servant du bois fourni par les magasins du navire, élevèrent une jolie construction où les Pères purent à l'avenir célébrer le saint sacrifice.

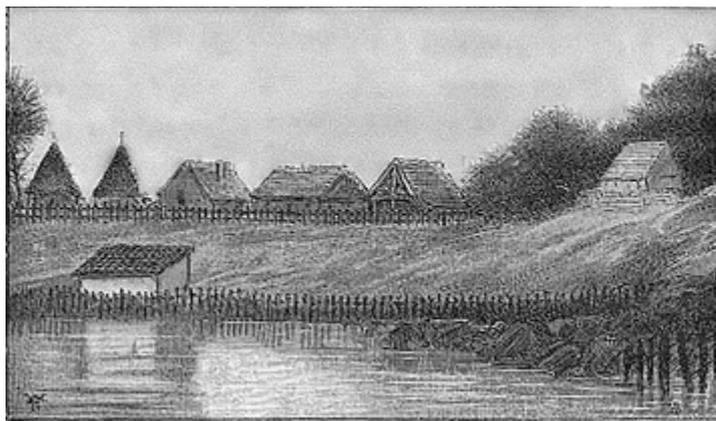
Le commandant du *Rhin* n'était pas venu pour prendre possession de l'île et relever l'évêque de son poste d'honneur à la garde du pavillon français ; il n'avait pas reçu d'ordres. Mais il se montra très bienveillant envers les Canaques, dans un double but : pour favoriser l'œuvre apostolique des missionnaires et afin de préparer les esprits à l'occupation officielle de l'île. Tous les sauvages qui venaient à bord recevaient du biscuit en abondance. Il fit une visite au chef de Pouébo. Celui-ci, après une réception solennelle, émerveillé des cadeaux qui lui étaient offerts, proposa au commandant toutes les terres fertiles de sa tribu, le suppliant de venir s'y établir ²⁷.

M. Bérard apportait au P. Viard des lettres qui le rappelaient en Nouvelle-Zélande. Laissant à regret ses compagnons d'apostolat, le missionnaire obéit ; il s'embarqua, et *le Rhin* fit voile pour Sydney ²⁸.

²⁶ Lettre du P. Rougeyron au P. Colin. Nouvelle-Calédonie, 1^{er} oct. 1845.

²⁷ Rapport du commandant Bérard, cité dans la *Vie de Mgr Douarre*, t. II, P. 88.

²⁸ Le P. Viard fut nommé bientôt après évêque de la Nouvelle-Zélande.



La Mission de Balade (Nouvelle-Calédonie).
D'après un dessin de M. le comte de Marcé.

CHAPITRE III

Les anthropophages. — Menaces de mort et d'incendie. — Courage et intrépidité des missionnaires. — Coups de bâton et de lance. — Protection merveilleuse. — Visite d'un martyr. — Massacre de l'île Isabelle.

Ce n'était pas seulement la famine que les missionnaires devaient braver. À chaque heure, ils étaient menacés de tomber entre les mains de sauvages farouches dévorant leurs victimes. Après une année de séjour dans l'île, le P. Rougeyron raconte qu'une vingtaine d'individus ont été tués et mangés dans le voisinage de la mission. « J'ai vu, écrit-il, j'ai vu de mes propres yeux un morceau de chair humaine rôtie ; c'était une partie de la main, et l'on avait eu soin de l'envelopper d'une feuille pour en mieux conserver le jus et l'odeur. Il n'est pas rare de fouler aux pieds les ossements des malheureux ainsi égorgés²⁹. »

Les Pères furent menacés bien souvent du fer et du feu. Les Canaques venaient avec des lances, des casse-tête et des frondes : leurs vociférations arrivaient jusqu'aux portes de la résidence, et ils criaient qu'ils allaient tout brûler. À plusieurs reprises, on trouva autour de la maison des charbons ardents prêts à allumer l'incendie.

Les missionnaires n'échappèrent à tous ces dangers que par miracle. Un jour, c'est un Canaque armé d'un énorme bambou qui s'est caché derrière un arbre pour se jeter sur le P. Rougeyron. Déjà il l'a frappé deux fois à la tête, sans le blesser. Le Père lui échappe. Une autre fois, au passage d'une rivière, Mgr d'Amata et son compagnon sont volés. Ils veulent réclamer, les larrons brandissent leurs lances. Une pierre vole, frappe l'aile du chapeau de l'évêque et passe heureusement par-dessus la tête du Père Rougeyron, légèrement baissé pour puiser de l'eau.

Une blouse, destinée à un chef, tente un misérable qui s'avance vers l'évêque, la lance au poing, prêt à le percer. Un monstre à face humaine, qui a déjà massacré et dévoré de nombreuses victimes, dit à Mgr Douarre, dans un accès de colère : « Malheur à toi quand tu

²⁹ Lettre du P. Rougeyron au P. Colin. Nouvelle-Calédonie, le 1^{er} octobre 1845.

viendras dans ma tribu ! — J'y vais, » répond l'intrépide missionnaire. Il y va, le Canaque l'embrasse et tremble devant tant de courage.

C'est en marchant droit à eux quand il les rencontrait, le front haut et ses yeux dans les leurs, que Mgr Douarre les forçait à lui céder le pas et à baisser la tête. Armé de son crucifix, l'apôtre de la charité arrêta des troupes de cinq à six cents hommes prêtes à en venir aux mains. Un jour, il arracha à une foule de deux à trois cents assassins un homme qu'ils allaient égorger et dépecer.

Voici comment un officier de marine, M. le comte de Marcé, apprécie des faits aussi merveilleux : « Je n'ai pas connu Mgr Douarre, raconte-t-il, mais j'ai eu le bonheur de vivre pendant sept mois avec le R. P. Rougeyron. C'est de sa bouche que j'ai recueilli le plus grand nombre des faits que je vais rapporter... Après leur débarquement du *Bucéphale*, les Pères, ignorant le régime politique de l'île, crurent que l'engagement pris par le chef de Balade s'étendait à toutes les tribus³⁰ et, pleins de confiance, ils se livrèrent aux travaux de leur apostolat. Pour qui aurait connu les mœurs des New-calédoniens, la promesse du chef de Balade eût été sans valeur. En effet, à deux lieues de ce port, pas plus loin, vivait une tribu qui était l'ennemie mortelle de celle qui venait de promettre sa protection aux missionnaires. La protection d'une des tribus suffisait pour attirer sur les Pères la haine de toutes les autres. Cependant les missionnaires s'aventuraient à travers l'île, allant d'un village à l'autre, et par un miracle de la toute-puissance divine, il ne leur fut fait aucun mal. Notre Seigneur n'avait-il pas dit à ses apôtres que pas un cheveu de leur tête ne tomberait sans sa permission ? Comment ne pas compter sur une intervention surnaturelle, lorsque tout a été donné et sacrifié pour le service du bon Dieu ? On est entre les mains des hommes, c'est vrai, mais la divine Providence est là pour vous garder.

Quinze ans plus tard, il nous était encore impossible de nous écarter des lieux habités par les tribus converties, sous peine de courir les plus grands dangers, et dans les longues conversations où il me retraçait les premiers temps de son apostolat, le P. Rougeyron me racontait que Mgr d'Amata n'avait jamais reculé. Il allait partout et revenait sain et sauf. Ce qui ne peut s'expliquer que par une puissance surnaturelle dont les sauvages subissaient la réelle influence.

Plusieurs fois l'évêque eut la prescience des attaques que ses ennemis méditaient et des pièges qu'ils voulaient lui tendre. Les Canaques, confondus dans leur duplicité, se soumettaient et donnaient par crainte ce qu'ils auraient refusé de céder de bonne grâce.

Je crois vraiment à ce pouvoir extraordinaire, car les missionnaires m'affirmant qu'ils en ont constaté les effets merveilleux ne sont pas des hommes d'imagination entraînés par l'enthousiasme³¹. »

La Providence, qui veillait sur ses enfants et les aidait d'une manière si visible, leur accorda une joie nouvelle par la visite d'un futur martyr, Mgr Épalle. Il était accompagné des PP. Chaurain et Frémont et du Frère Prosper. Parti de Londres, au mois de février 1845, sur le *Bassorah-Merchant*, arrivé à Sydney le 21 juin, Mgr de Sion avait frété dans ce port, pour le service des missions, le *Marian-Watson*, goélette commandée par le capitaine Richards. Il reprit la mer vers la fin d'octobre, et, se rendant aux îles Salomon, il s'arrêta en Nouvelle-Calédonie.

³⁰ Ce détail peut-être manque-t-il d'exactitude, car l'auteur de la *Vie de Mgr Douarre* dit : « Le commandant du *Bucéphale* et l'évêque comprirent la nécessité de se concilier leur amitié (celle des chefs de canton), pour faciliter l'établissement de la mission ; ils leur firent des présents et traitèrent avec eux, mais séparément, à cause des haines qui les divisaient. » (t. II, P. 8.)

³¹ Conférence inédite faite au Cercle catholique de Vaugirard, par M. le comte de Marcé, officier de marine, attaché à l'état-major de l'amiral Fébvrier des Pointes.

Le 15 novembre, la goélette jetait l'ancre à Balade et elle repartait le 23. Un mois après, Mgr Épalle cueillait la palme du martyr.

C'est le 16 décembre 1845, à Isabelle, à peu près au centre de son vicariat, dans l'île principale de l'archipel Salomon, que l'évêque reçut le coup mortel.

Après avoir longé la côte occidentale de Guadalcanar ³², le *Marian-Watson* arriva en vue d'Isabelle, à l'entrée de la baie des *Mille-Vaisseaux*. Mgr de Sion cherchait un lieu pour s'établir. Il fit une première exploration à terre. Les sauvages étaient engagés dans une lutte fratricide. L'un des deux partis conseilla d'éviter l'adversaire. Monseigneur répondit : « S'ils sont en guerre, nous tâcherons de mettre la paix chez eux. » — « À la tribu ennemie ! » tel fut son ordre quand le second du bord lui demanda la direction qu'il fallait donner à la baleinière. Il obéit. À quelques brasses du rivage on aperçoit une troupe d'indigènes. Plusieurs d'entre eux, effrayés, s'enfuient, mais une soixantaine environ demeurent immobiles. Sur un signe qui les invite à s'avancer, un vieillard fait quelques pas, et la baleinière touchant terre, il offre avec méfiance et en tremblant quelques fruits. Deux hommes restent pour garder l'embarcation. Mgr Épalle, le P. Frémont et le P. Chaurain, l'officier en second et deux matelots mettent pied-à-terre. Ces derniers, pour ne pas montrer moins de confiance que l'évêque et les missionnaires, laissent leurs armes.

L'officier, M. Blémy, offre une petite hache au sauvage qui paraît être le chef. Celui-ci la prend et la brandit au-dessus de sa tête d'une façon inquiétante.

Tous s'avancent et on essaye d'entrer en relation. Les naturels se montrent fiers. Un matelot remarque entre les mains d'un des sauvages une hache emmanchée au bout d'un casse-tête. Il la signale. Le P. Chaurain, qui observe une autre arme semblable, la montre du doigt à l'évêque. Croyant qu'on les épie, les Canaques deviennent menaçants. Le matelot Prosper s'écrie alors : « Mais ces gens-là sont prêts à combattre ! » Monseigneur répond : « C'est vrai, les matelots auraient dû prendre leurs armes ; » et il veut retourner vers la barque. Il est trop tard. Dix hommes l'entourent, et un coup de hache s'abat sur la tête de l'évêque. Aussitôt les misérables poussent un cri de guerre, et l'attaque est générale. M. Blémy est frappé lui aussi avec la hache qu'il vient de donner : il court à toutes jambes vers la baleinière et tire un coup de pistolet. Le P. Frémont est renversé, par deux fois, de deux coups de casse-tête. Prosper, poursuivi, se jette à la nage tout sanglant. Le P. Chaurain recule en évitant les coups, il ne reçoit que quelques contusions.

Pendant ce temps, une quinzaine de sauvages attaquent l'embarcation ; ils veulent la couler. Des coups de pistolet les mettent en fuite. C'est alors que le P. Chaurain aperçoit l'évêque étendu à terre et frappé à coups redoublés par ses meurtriers. Il s'élance à son secours. Un coup de fusil disperse les assassins. Le vaillant missionnaire charge sur ses épaules le corps de Mgr Épalle, déjà en partie dépouillé et criblé de blessures. Il va céder sous le poids, lorsque le P. Frémont et le matelot Prosper accourent et l'aident à transporter le martyr. Monseigneur repose bientôt dans la barque, sur les genoux de ses compagnons, pendant que les matelots font force de rames vers le navire.

Le blessé est monté sur le pont. Il a reçu cinq coups de hache ou de casse-tête, et deux coups de lance. Trois jours après, son âme s'envolait vers le ciel. Les missions océaniques avaient un martyr.

³² NDE : On nomme aujourd'hui « Guadalcanal » cette île de l'archipel Salomon.



MORT DE MGR ÉPALLE.

D'après un dessin inédit communiqué par le R. P. supérieur des Maristes de Paris.

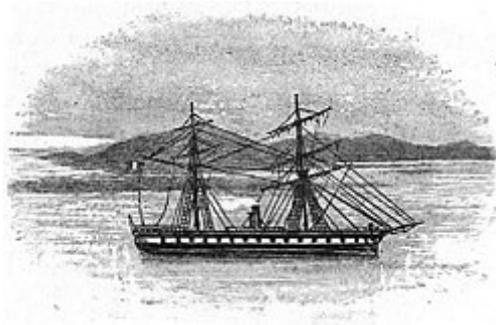
Avant de mourir, il pria pour ses bourreaux et demanda au capitaine du *Marian-Watson* de ne pas tirer vengeance de sa mort. Quand la nouvelle fatale arriva à Sydney, le gouverneur anglais déclara qu'il allait envoyer un navire de guerre pour châtier les assassins de l'évêque. Fidèles aux dernières volontés de Mgr Épalle, ses frères en religion intervinrent pour qu'on laissât à Dieu le soin de punir ces misérables ³³.

Cédant à leurs sublimes supplications, l'expédition projetée fut abandonnée. Mais, si l'Angleterre se montra patiente, nous verrons que les marins français furent, en plus d'une circonstance, moins dociles à écouter la charité héroïque des missionnaires.

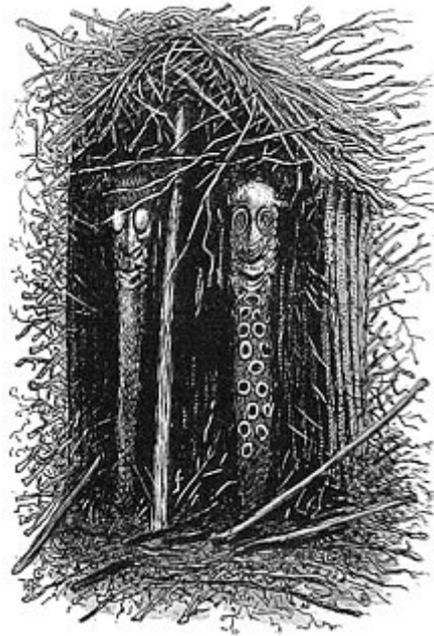
L'archipel Salomon sera bientôt arrosé de nouveau du sang de trois autres généreux martyrs. N'est-ce pas la semence du christianisme ? *Sanguis martyrum semen christianorum* ³⁴.

³³ Lettre du P. Chaurain au P. Colin. Île San Christoval (archipel Salomon), Port Sainte-Marie, 2 mars 1846.

³⁴ Conférence inédite faite au Cercle catholique de Vaugirard par le comte de Marcé, officier de marine. NDE : la phrase latine est une citation de Tertullien signifiant : « Le sang des martyrs est la semence du christianisme ».



En vue des côtes de la Nouvelle-Calédonie.



Les tabous sauvegardant l'entrée d'une case (île Mallicolo).
D'après une photographie du docteur François.



La Mission de Pouébo (Nouvelle-Calédonie). — Dessin du comte de Marcé.

CHAPITRE IV

Les couleurs françaises. — Visite de l'*Héroïne*. — Une croix sur la tombe d'un brave. — Un évêque bon marin. — Lâche guet-apens. — Le P. Montrouzier blessé. — Le pardon de l'assassin.

Le samedi 27 décembre 1845, les couleurs françaises annoncèrent aux missionnaires de Balade une nouvelle visite. Un vent violent fit franchir rapidement au navire les récifs qui entourent l'île, et il jeta l'ancre derrière les brisants, sur un banc de corail. Le P. Dubreul était à bord ; il avait frété ce bâtiment pour visiter comme procureur les missions de l'Océanie. Sa présence devait causer une grande joie.

Cependant le capitaine faisait erreur : il avait mouillé trop loin de Balade. Il s'en aperçut et il reprenait la mer lorsque des Canaques montés sur leurs pirogues entourèrent le navire. Ils regardaient stupidement, sans avoir l'air de comprendre. Enfin l'un d'eux s'écria : *E lelei, e lelei, Epicopo Balade* ; « Cela va bien, cela va bien, l'évêque est à Balade. » Il montrait en même temps au loin la côte où s'élevait l'établissement des missionnaires. On prit ce sauvage pour guide et il monta à bord.

Quelques heures après, le P. Dubreul était reçu comme un sauveur. Les naturels convertis ne parurent pas moins heureux que les Pères de cette visite inattendue. Ils s'empressèrent d'accourir sur le rivage et ils offrirent leurs pirogues pour décharger les provisions et les animaux domestiques que le Père procureur amenait à la mission. Ils portaient sur leurs épaules les barres de fer, les outils et les planches qui devaient permettre à Mgr Douarre de terminer la chapelle commencée, et dans leur joie ils chantaient sur les airs d'Europe les cantiques traduits dans leur langue par les missionnaires ³⁵.

Avant le départ du navire monté par le P. Dubreul une corvette française mouilla dans les eaux de Balade. C'était l'*Héroïne*, commandée par le capitaine Lecointe.

Sa Grandeur célébra le dimanche la messe à bord, sur l'invitation du commandant. L'équipage y assista et un grand nombre de Canaques furent admis à la cérémonie. Le

³⁵ Lettre du P. Dubreul à MM. les membres des conseils de Lyon et de Paris. Rome, 26 avril 1847.

lendemain, par une touchante pensée, les matelots de l'*Héroïne*, ayant à leur tête leurs officiers et les missionnaires, plantèrent une croix au milieu du port, dans une petite île, sur un monticule formé par les naturels avec des rochers de corail. « Cette croix, dit le P. Dubreul, arborée au bout du monde par les mains réunies des marins, des missionnaires et des sauvages convertis, sur la tombe ignorée d'un officier français (le lieutenant de Kermadec ³⁶), mort, il y a quelques années, sur ces rivages naguère inhospitaliers, servira de phare aux navires qui cherchent l'entrée du port en côtoyant ses récifs dangereux : ici comme partout elle sera un signe de salut, offert par la religion à tous ceux que menace la tempête ou l'écueil ³⁷. »

Douze jours après son arrivée, le P. Dubreul mit à la voile pour Tonga-Tabou, accompagné des bénédictions de ceux qu'il venait de consoler et de ravitailler.

C'est alors, dans les premiers jours de l'année nouvelle, que les missionnaires apprirent la fin héroïque du premier martyr des missions océaniques. Mgr Douarre s'embarqua sur le *Marian-Watson* ; c'était le navire qui avait conduit Mgr Épalle à la mort et sur lequel il avait rendu le dernier soupir. L'évêque d'Amata se rendait à Sydney pour approvisionner sa chère mission et se procurer les matériaux qui lui permettraient de remplacer la chapelle en bois et couverte de chaume, par une église aux proportions plus vastes.

Avec une activité que tous admiraient, l'évêque d'Amata acheta mille objets indispensables, des planches pour la construction projetée et même un troupeau. Il allait reprendre la mer lorsqu'une provision considérable de farine et de vivres de diverses natures lui fut proposée. C'était providentiel, comme l'avenir le prouvera. Si Monseigneur ne s'était pas décidé à accepter, mû par une inspiration secrète, son œuvre était ruinée.

Pressé d'aller retrouver ses compagnons d'apostolat et ses bien-aimés Calédoniens, il ne craignit pas, pour gagner du temps, de s'embarquer sur une mauvaise goélette, chargée outre mesure. À peine sorti de Sydney, une tempête furieuse assaillit le navire. Le danger était imminent : on avait à bord cent tonnes de marchandises et la goélette ne pouvait en porter que la moitié. Mgr Douarre n'hésite pas et sacrifie ses bestiaux et ses planches. Il les jette à la mer et ne garde que la farine.

Malgré tout, le bâtiment s'enfonçait. Le capitaine, en proie à un violent désespoir, perdant la tête, croyant tout effort inutile, abandonne son poste et va se cacher. L'évêque garde son sang-froid. Il s'arme de son chapelet et prend le commandement.

Un frère qui accompagnait Mgr Douarre secoue le mal de mer et se met aux pompes avec le charpentier du bord. L'évêque dirige les manœuvres et lutte pendant toute une nuit contre les éléments déchaînés. Au milieu des rafales, calme et confiant, et le rosaire entre ses doigts, il veille à tout, et, pensant particulièrement au salut des âmes, il baptise un petit Canaque qui l'a accompagné dans son expédition ³⁸.

Le matin, la tempête diminue, et le péril ayant disparu, Mgr Douarre remet le commandement au capitaine rassuré.

La traversée s'acheva sans danger et l'évêque retrouva avec joie les Pères et ses chers Canaques.

Le nombre des missionnaires s'était accru par l'arrivée du P. Montrouzier. On l'avait envoyé en Nouvelle-Calédonie pour se remettre d'une blessure terrible que lui avait faite lâchement un sauvage. Voici dans quelles circonstances.

³⁶ Le commandant Huon de Kermadec, officier en second du bâtiment commandé par le contre-amiral d'Entrecasteaux.

³⁷ Lettre du P. Dubreul à MM. les membres des conseils de Lyon et de Paris. Rome, 26 avril 1847.

³⁸ Cf. : *Vie de Mgr Douarre*, t. II, P. 132.

En compagnie des PP. Frémont Vergnet, Paget et Thomassin, il cherchait un poste favorable pour fonder une mission dans l'île de San Christoval³⁹. Ils avaient déjà exploré la côte à bord du *Marian-Watson*, et enfin jeté l'ancre dans une baie qu'ils nommèrent Sainte-Marie, non loin du village d'Oué, près du désert de Makira. Ils construisaient une habitation. On était au mois de janvier 1846. Les rapports avec les sauvages devenaient difficiles ; plusieurs complots de leur part avaient été déjoués, lorsque les matelots du *Marian-Watson* eurent l'imprudence d'insulter un indigène qui jura de se venger dans le sang des blancs.

Pendant plusieurs jours, ce misérable se tint caché dans les broussailles, près d'un ruisseau, non loin de son embouchure. Il avait remarqué que les missionnaires se rendaient parfois sur le bord de la mer en suivant le cours d'eau. Il attendit le moment pour se jeter sur sa victime.

Le P. Montrouzier, un soir, vint se promener le long de la rivière. Il respirait l'air frais après une journée de labeur, lorsque tout à coup il voit se dresser devant lui le Canaque⁴⁰. À ses yeux que le désir de la vengeance faisait flamboyer, le Père devine son intention barbare. Il veut fuir et n'en a pas le temps. Il ne peut éviter la lance de l'assassin. Il est frappé dans l'épine dorsale. L'arme terrible s'enfonce, se brise contre l'os, laissant six pouces de bois dans la plaie. Au cri de douleur que le blessé fait entendre, les autres missionnaires accourent. Quelques coups de fusil, tirés en l'air, mettent en fuite le meurtrier et ceux qui, cachés dans le bois, devaient probablement l'aider à partager les membres de la victime.

Le P. Vergnet arriva le premier près du blessé. Il le trouva se traînant avec des efforts qui trahissaient d'indicibles souffrances. Le Père croyait mourir, et ses paroles entrecoupées étaient des prières plutôt que des plaintes. Il demanda l'absolution. Arrêté dans sa marche par un arbre couché en travers du chemin, il tomba à genoux : il reçut ainsi le pardon de ses fautes.

Le blessé fut transporté dans la cabane qui abritait les missionnaires. Là, le docteur Guior, médecin du bord, examina la blessure. Elle était très grave : la pointe de la lance enfoncée dans l'os ne put être arrachée. Il fallut trois mois pour guérir le Père, et c'est pour achever de se rétablir qu'il fut envoyé pour quelque temps en Nouvelle-Calédonie.

Suivant le précepte divin de la charité, les missionnaires ne voulurent pas châtier un attentat aussi odieux, ou plutôt, ils en tirèrent une vengeance éclatante, mais toute chrétienne. Le meurtrier fut désigné au P. Vergnet. Il était d'une tribu voisine et se nommait Orimanou. Le Père demanda qu'on le conduisît jusqu'à la case du Canaque. Il s'y rendit avec le P. Thomassin.

Orimanou tressaillit en les voyant. Sans l'indigène, introducteur des Pères, qui le retint, le misérable eût pris la fuite. Après des échanges de perles et de fer, contre des bananes et des cocos, les missionnaires prièrent Orimanou de venir les voir à Makira. Celui-ci promit. Il s'agissait de l'attirer à la mission afin que sa victime lui pardonnât elle-même.

Le lendemain, les Pères apprirent que le Canaque s'était mis en route, mais qu'arrivé à Oué, il avait eu peur et refusait de traverser l'anse de la rivière.

Il fallait dompter cette nature sauvage et la vaincre par la divine charité. Le P. Vergnet, sans hésiter, alla chercher Orimanou : « Viens ! lui dit-il, avec toutes tes armes ; amène avec toi autant de guerriers que tu voudras ; mais il faut que tu viennes. » Vaincu par ces sollicitations dont il entrevoyait la grandeur sublime, le sauvage s'avança jusqu'à la cabane habitée par les missionnaires. Il était escorté par tous les naturels du village d'Oué.

Cette journée fut pour la mission à jamais mémorable. Bien des préjugés tombèrent. Les Canaques commencèrent à comprendre que les Pères ne leur voulaient pas de mal. Les cœurs

³⁹ NDE : Dans l'archipel des Salomon.

⁴⁰ NDE : L'auteur utilise ici le terme de « canaque » pour désigner un habitant des îles Salomon.

s'ouvrirent, et plus tard, lorsqu'il fallut parfois réprimer leur audace, les sauvages eux-mêmes disaient aux coupables : « N'ayez pas peur : vous savez bien qu'Orimanou leur avait fait plus de mal, et pourtant ils ne se sont pas vengés ⁴¹. »



Paysage à Saint-Louis (Nouvelle-Calédonie).
D'après une photographie communiquée par le R. P. Fraysse.

⁴¹ Cf.P. A. Monfat, *Dix années en Mélanésie*, P. 198.



La Mission de l'île des Pins.
À gauche, une scierie mécanique construite par les Pères de la Mission.
Dessin du comte de Marcé.

CHAPITRE V

Excursion. — Naufrage de *la Seine*. — Un évêque sauveteur. — Deux cent trente naufragés. — L'égoïsme des Anglais. — Retour en France. — Mgr Douarre et Louis-Philippe. — Ingratitude du gouvernement. — Noble fierté de l'évêque. — Courses apostoliques à travers la France. — Fatale nouvelle.

À peine de retour de Sydney, Mgr d'Amata fit une excursion dans l'intérieur de l'île avec le P. Montrouzier. Ce savant missionnaire préjudait aux grands travaux scientifiques qui devaient le rendre célèbre à tant de titres dans la mémoire des hommes, en même temps que son zèle apostolique gagnait des âmes au ciel.

Dix jours après leur retour, le 3 juillet 1846, dans la soirée, un bâtiment en détresse est signalé dans la direction de Pouébo. On attendait *l'Arche-d'Alliance*, commandée par le vaillant Marceau. Mgr d'Amata gravit une colline et de loin il crut reconnaître ce navire. Il s'était engagé dans une mauvaise passe.

Aussitôt l'évêque prend un canot et vole au secours. Plusieurs fois sa vie est en danger, mais, hélas ! malgré des efforts héroïques, après avoir ramé douze heures, il est obligé de renoncer à aborder le vaisseau perdu au milieu des récifs de corail.

Il revient à terre, et se mettant en marche sans tarder, il franchit la distance de dix milles qui sépare Balade de Pouébo. Il se trouve en arrivant au milieu d'un équipage naufragé. Ce n'est pas *l'Arche-d'Alliance* qui s'est brisée sur les écueils de la côte, mais un navire de guerre français, *la Seine*, commandé par M. Le Comte. Il a fallu abandonner la corvette à la fureur des flots. Deux cent trente hommes, sans vivres, ont été contraints d'aborder sur ces rives sauvages et dénuées de toute ressource. Les Canaques entourent déjà leurs victimes avec des démonstrations de joie peu rassurantes. Le commandant est désespéré.

Mgr Douarre ranime les courages abattus, et, avec une générosité dont il ne voulait même pas prévoir les conséquences, il offre tout ce qu'il a, sa maison, les vivres qu'il a apportés de Sydney. Alors surtout l'évêque admira les secrets conseils de la Providence qui l'avait si bien

inspiré. S'il n'avait pas fait le voyage d'Australie et s'il avait refusé la Cargaison qui lui fut offerte à son départ, l'équipage de *la Seine* eût péri victime du plus affreux des fléaux, de la famine, et il eût entraîné dans son désastre la mission tout entière.

On se compta afin de savoir s'il n'y avait pas de victimes. Deux hommes ne répondirent pas à l'appel. Les marins regardaient comme inutile toute tentative pour trouver les absents. L'intrépide évêque prend avec lui un Frère, saute dans un canot, et le commandant Le Comte tenant la barre, ils rament tous deux de toutes leurs forces vers le navire qui sombre à vue d'œil. La mer est houleuse ; méprisant le danger, Mgr Douarre monte à bord : déjà l'eau a envahi une partie du vaisseau. Il est assez heureux pour trouver les hommes qu'il cherche. L'un d'eux, au moment du danger, avait couru à la cale au lieu de se sauver ; il était ivre et dormait d'un profond sommeil. Fortement secoué, il est mis sur pied et descendu dans le canot avec son compagnon.

Pressés par l'activité intelligente de Mgr Douarre qui semblait commander comme s'il était le chef de l'équipage, officiers, missionnaires, marins firent tous leurs efforts pour sauver les épaves du navire.

Les naufragés vinrent s'établir à Balade. La sollicitude de l'évêque les entoura de mille prévenances et il fit l'impossible pour leur faire oublier leur triste situation. Toujours sur la brèche, avec un dévouement infatigable, il sauva la vie à un aspirant qui s'était égaré à la chasse ; et en même temps qu'il veillait à la conservation de tous, il prenait soin de leurs âmes.

Après un long séjour, attendant toujours l'arrivée d'un bâtiment qui pût les prendre à son bord et les rapatrier, ou du moins avertir à Sydney de leur infortune, les naufragés aperçurent enfin une voile qui se rapprochait de Balade.

C'était un navire anglais. Monseigneur traita. Suivant leurs habitudes, les Anglais demandèrent une somme exorbitante. L'évêque d'Amata leur accorda la moitié de ce qu'ils exigeaient, tout en manifestant son indignation.

Le marché fut conclu. L'équipage de *la Seine* monta à bord et fit voile pour la France.

Sur les pressantes sollicitations du commandant Le Comte, et dans l'intérêt de sa mission, Mgr Douarre s'embarqua avec ceux qu'il venait de sauver.

L'évêque venait d'être relevé de la garde du pavillon qui lui avait été confiée. En effet, le commandant Le Comte avait été envoyé en Nouvelle-Calédonie, non pas pour prendre possession de l'île, comme il avait été convenu et suivant les espérances de tous, mais pour retirer le drapeau national. Le gouvernement de Louis-Philippe, qui avait accepté les humiliations imposées à la France par l'Angleterre, au sujet de l'affaire Pritchard, renonçait à une magnifique colonie convoitée par la nation rivale, et abandonnait une terre déjà fécondée par les travaux des missionnaires et à la veille d'être arrosée de leur sang.

Mgr d'Amata allait plaider devant le roi et ses ministres la cause de la Nouvelle-Calédonie.

Il fut reçu aimablement par Louis-Philippe, qui lui offrit une aumône prise sur sa cassette particulière, plus cordialement encore par la reine Amélie, mais très froidement par les ministres. Il sollicita vainement, à plusieurs reprises, une audience du ministre de la Marine. De guerre lasse, il se présenta à lui un jour de réception officielle et obtint enfin une entrevue. Alors, faisant valoir les services rendus à la France par les missionnaires, il demanda des secours et un navire. C'était justice : l'évêque avait sacrifié pour les naufragés de *la Seine* les ressources de sa mission et les secours de la Propagation de la foi.

Le ministre refusa. Cependant, le gouvernement fit demander à Mgr d'Amata le compte des dépenses de la mission en faveur de l'équipage naufragé. Ce n'était pas là ce que le cœur de l'évêque missionnaire avait ambitionné. Il rêvait de donner à sa patrie une belle et riche

colonie, et il croyait l'honneur national intéressé à maintenir le drapeau de la France déjà planté sur un sol qu'ombrageait la croix de Jésus-Christ. Son plan était plus grandiose encore. Il espérait que la France, fidèle à ses traditions et à sa foi, lui donnerait un navire équipé, avec des matelots chrétiens, et qu'il pourrait ainsi évangéliser les îles océaniques. Au lieu d'armer un navire et de voguer fièrement à la conquête de la Nouvelle-Calédonie, pour la patrie et pour Dieu, on lui demandait ses comptes afin de les solder, comme ferait un marchand pour sa pratique.

La réponse de l'évêque fut indignée : « J'ai donc affaire à des épiciers, s'écria-t-il ; s'il en est ainsi, je ne veux rien. »

Il ne voulut même pas accepter la croix de la Légion d'honneur que le roi ne pouvait ne pas placer sur ce vaillant cœur d'apôtre. C'est sur l'ordre de son supérieur général qu'il céda. Il la mit dans sa poche.

N'ayant rien à attendre des politiques, il recourut à la charité des catholiques et parcourut la France en prêchant pour ses chers Canaques.

Après avoir visité Lyon, il partit pour Rome. Pie IX l'accueillit avec cette bonté paternelle qui en a fait le plus populaire des papes. Le Saint-Père le nomma vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie.

De retour en France, il reprit ses courses, les interrompant pour bénir l'équipage du *Stella del Mare*, navire génois, commandé par le vicomte des Cars, et armé pour le service des missions par la Société de l'Océanie.

C'est à Orléans, au moment où il allait monter en chaire, qu'il apprit la ruine de sa mission, l'expulsion des missionnaires de la Nouvelle-Calédonie et le martyre de l'un de ses vieux compagnons d'armes ⁴².



Débarcadère du Camp Nord, dans la Baie du Sud (Nouvelle-Calédonie).
D'après une photographie du docteur François.

⁴² Cf. *Vie de Mgr Douarre*, t. II, P. 154.



La mission de Port-Sandwich (île Mallicolo).
D'après une photographie communiquée par le docteur François.

CHAPITRE VI

Les Canaques flairent leur proie. — Fondation de la station de Pouébo. — Peste et famine. — Calomnie des Anglais. — Complot. — Arrivée de Mgr Collomb à bord du *Speck*. — Sinistres pressentiments. — Premier assaut. — Trahison. — Siège de la mission de Balade. — Incendie. — Capitulation. — Fuite nocturne.

Le naufrage de *la Seine* fut fatal à la mission. Les naturels de Balade se jetèrent sur les épaves du navire. La cupidité des tribus voisines s'éveilla. De plus, les approvisionnements apportés de Sydney par le procureur des missions océaniques, et quelque temps après par Mgr Douarre, firent croire aux indigènes que les missionnaires étaient aussi riches que les marins leurs compatriotes.

.....
Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>